



François Bordes

Fonds de tiroir

Revue *Capharnaïm*, n°1
(Éditions Finitude, été 2010)

Capharnaïm est une revue de fonds de tiroirs. Elle ne publie « que ça » : nouvelles, chroniques, dessins, lettres, photos et autres fragments. Et l'éditeur rajoute : « *Tout ça sans bla-bla, sans chichi, loin des coupeurs de cheveux en quatre de l'Université.* » En se lançant dans l'aventure d'une revue, les éditions Finitude se fixent un même cap : donner à lire. But « *simple et suffisant* ». En effet : pas de glose, pas de notes ni de notices, aucun spécialiste appelé à la rescousse pour éclairer le lecteur sur la bienséante façon de lire et de comprendre un texte. Aucun ours non plus, et bien rusé sera le curieux qui parviendra à identifier les responsables de *Capharnaïm*. Une dizaine de noms, sobriquets et acronymes sont remerciés en dernière page. On a connu revue plus bavarde sur elle-même et, s'il faut saluer la modestie de la rédaction, on peut regretter l'absence de ces petits détails (ours, rubriques, notices...) qui « font » revue. Ce sera là notre seul reproche : un bon recueil de textes ne fait pas une revue et l'on ne voit pas bien ce qui différencierait un *Capharnaïm* - revue d'un *Capharnaïm* - collection éditoriale. Mais attendons de lire le n° 2, annoncé pour l'été 2011.

Paru à la veille de l'été 2010, le premier numéro annonce la couleur dès sa couverture. D'une mer d'huile légèrement ridée par quelques vaguelettes émerge la tête chafouine d'un homme à lunettes. En raison de la réverbération du soleil (ses verres ne sont pas teintés), il grimace. Imprimé sur le ciel qu'on imagine d'azur, une citation : « *Je ne peux plus vivre pleinement heureux si je suis privé de soleil.* » L'auteur de cette phrase désespérante pour toute personne vivant au nord de la Loire n'est autre que le barboteur de l'image de couverture. Il se nomme Raymond Guérin, et *Capharnaïm* donne ici ses notes de voyages tenues entre 1934 et 1938. « *Été 37* » permet de suivre l'écrivain en vacances – du Pyla à Agde, Marseille et Alassio. Il raconte, note ses impressions, ses observations, ses réflexions. Des photographies illustrent le texte et montrent l'écrivain en slip de bain, étendu sur la plage du Pyla : « *Le sable est chaud, tiède, brûlant par plaques, avec mystère. Étendus côte à côte, le ventre creusé par la position, le thorax bombé, nos membres en étoile, adhérent, de la nuque aux reins, à la puissante chaleur qui nous pénètre, silencieux, absents, engourdis, nous nous séchons sans conscience du lieu ni du temps.* » (p. 10) Tout simplement.

Le ton est donné. La suite ne décevra pas : deux courts récits de voyage d'Eugène Dabit, cinq pétaradantes chroniques de Marc Bernard sur les vacances-surprises, les taxis madrilènes ou les bambouseraies gardoises. On notera aussi la traduction d'un texte de Robert-Louis Stevenson sur le « *charme des lieux sans charmes* », un ensemble de textes de Jean-Pierre Martinet et Michel Ohl ainsi qu'une nouvelle inédite de Georges Arnaud. Quoi d'autre dans les tiroirs de cette première livraison de *Capharnaïm* ? « *Suivre le guide* », de Georges Hyvernaud. Lire ce texte produit au moins trois bienfaits.

Il offre d'abord une peinture exacte du comportement type du Français visitant un monument historique. Tout y est, ou presque. La mégère, le rougeaud et la « *tête de vieille figue* » qui sait tout et veut tout savoir. Le guide, chef de meute et gardien de secrets de Polichinelle dont l'érudition de perroquet jette le trouble chez ses auditeurs soudain renvoyés à leur condition de cancre. Le second bienfait n'est pas négligeable en ces temps de crise. *Capharnaïm* permet en effet d'économiser la dépense d'une excursion aux Châteaux-de-la Loire et d'ailleurs. La lecture d'Hyvernaud, quelques cartes postales à la main suffit amplement et vous épargnera bien des affres. Enfin (mais est-ce un bienfait ?) « *Suivre le guide* » nous plonge directement dans la France des années 1950. Vous voilà au pays du Kodak, de Palmolive et du guide Michelin. Dans les vieux châteaux, « *on respire, avec fierté, un air historique* » (p. 65) et on rougit de confondre Charles VIII et François I^{er}. Entre époux, on se regarde « *haineusement* » ; on braille, on compte ses sous à la sortie, on enfile les perles du roman national, on s'ennuie, on consulte sa montre-bracelet et on s'impatiente de remonter en voiture.

À cette époque-là, des affiches publicitaires incitaient les passants à dévorer des livres. On y voyait Gérard Philippe croquant joyeusement un bouquin. Souhaitons que ce type de sort attende le premier numéro de *Capharnaïm*.